Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 61 (1971)

Buchbesprechung: À propos d'un nouveau livre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos d'un nouveau livre

Cavigelli Pieder, Die Germanisierung von Bonaduz in geschichtlicher und sprachlicher Schau – Beiträge zur schweizerischen Mundartforschung vol. XVI, Frauenfeld 1969.

Il peut sembler étrange que, dans une revue de langue française, on présente une œuvre qui s'occupe en grande partie de philologie germanique. Aussi ne m'arrêterai-je point à l'étude de la langue de Bonaduz, telle qu'elle se présente aujourd'hui; mais la première partie de ce livre qui traite du passage d'un village romanche à la langue allemande me semble contenir certaines observations qui sont vraies non seulement dans le cas spécial de Bonaduz, mais qui valent partout où une population passe d'une langue à une autre, peut-être même d'un dialecte à une langue écrite.

En 1830, Bonaduz était un village romanche où seules quelques rares familles venues du dehors parlaient allemand. En 1919/20, au moment de la renaissance du rétoroman, où l'on tâchait de sauver les endroits les plus menacés de germanisation, on a dû constater que, bien que placé entre Domat/Ems et Rhäzüns restés tous deux assez fidèles à la langue traditionnelle, le village de Bonaduz se trouvait dans une situation désespérée et que, malgré tous les efforts, la jeune génération était perdue pour le romanche. Par des recherches minutieuses, menées pendant plus de vingt ans, l'auteur autrefois enseignant dans ce village, a essayé de découvrir les causes de cette évolution. Dans les classes où il devait enseigner la langue allemande, Cavigelli avait constaté que ses élèves n'arrivaient qu'à grand-peine à s'exprimer à peu près convenablement. Beaucoup d'enfants n'étaient pas capables de s'exprimer dans leur langue et de posséder l'orthographe et la syntaxe allemande. Il voit la véritable cause de cet état de choses dans le fait que les enfants avaient perdu leur véritable langue maternelle – ils ne la parlaient du reste plus et ne la comprenaient qu'à grand-peine et n'avaient pas trouvé de langue qui comblât la lacune. Leur langue était un mélange de deux parlers que les voisins même avaient de la peine à comprendre. Quelles étaient donc les causes de cet état malheureux? L'auteur croit en avoir découvert trois principales: l'école, l'église et la catastrophe de l'incendie de 1908.

L'école: Dans la seconde moitié du siècle passé où le trafic est devenu de plus en plus important et où l'on prenait toujours plus l'habitude de quitter son pays natal pour faire son apprentissage dans les villes de Suisse et s'y installer pour la vie, la population de Bonaduz, les éléments dirigeants surtout, avait l'impression que le romanche rendait difficile, même impossible la carrière des jeunes gens et que l'école avait le devoir d'y remédier en enseignant l'allemand dès la première classe. Comme les résultats de l'école, suivant les rapports d'inspection étudiés par Cavigelli, étaient plutôt médiocres et que seuls les enfants des quelques familles de langue allemande produisaient des travaux acceptables, on donna le mot d'ordre de parler allemand aux enfants partout. A l'école et au village, il était défendu de se servir de la langue maternelle et les parents rétoromans mêmes qui voulaient appuyer leurs enfants dans leur effort pour acquérir cette langue étrangère, se mirent à parler allemand même à la maison, même à table. Comme ils ne savaient guère mieux s'exprimer en cette langue, on peut s'imaginer quel était le résultat de cet effort: une langue hybride qui mélangeait les mots romanches et alémaniques, qui ajoutait à des mots allemands des désinences romanes, des phrases apparemment allemandes qui laissaient entrevoir une syntaxe purement romanche. L'enfant n'apprenait plus sa langue maternelle, mais n'apprenait pas non plus la langue nouvelle: il grandissait sans langue maternelle. Cavigelli nous reproduit quelques exemples de lettres qui montrent cet état de dégénérescence de langue, à peine compréhensible pour qui l'entend pour la première fois.

L'église: Bonaduz a eu, pendant un certain temps de ce développement, un curé qui tenait fermement à la langue traditionnelle. Il prêchait en romanche et enseignait également en cette langue. Malheureusement cette résistance fut brisée par l'arrivée d'un curé qui ne connaissait pas la langue du pays et qui, pour cette raison, imposait la langue allemande. Les novateurs étaient très contents et croyaient la solution finale toute proche. La prédication était en allemand, on était obligé de se confesser également en cette langue. En vain les vieux persistaient à réciter le rosaire en romanche et à chanter les vieilles chansons traditionnelles: la victoire de la langue nouvelle s'affirmait de plus en plus et l'allemand pénétrait même dans les familles paysannes qui avaient longtemps résisté au mouvement moderne. De cette manière la langue

maternelle fut chassée des derniers recoins de l'âme. Ce n'est que trop tard qu'on s'est aperçu qu'on n'avait pas seulement tué la langue, mais qu'on avait arraché tout ce qui est étroitement lié à la langue: les prières de l'enfance, les légendes et les contes qu'on s'était racontés. Ce qui restait c'était le vide; les gens se trouvaient dépaysés, sans patrie.

L'incendie: Le 11 juillet 1908, un gros incendie détruisit en quelques heures presque tout le village; 199 maisons et granges tombèrent en ruines, un petit nombre de maisons, dont l'école et l'église, ne furent pas touchées. D'après notre auteur, ce fut le coup de grâce qui mit fin à la lutte pour la langue. A première vue, il semble étrange qu'un tel sinistre ait eu une influence aussi décisive sur la vie spirituelle d'un village. Mais à la lecture de l'exposition détaillée et à l'étude des chiffres et des arguments, on est tenté d'approuver l'auteur qui a eu la possibilité de s'informer auprès de tant de personnes qui avaient vécu ces jours malheureux et qui attestaient également les suites néfastes de cette catastrophe. Cavigelli démontre que le désastre marque une coupure dans les habitudes des habitants. Sous l'impression de l'incendie, on a abandonné l'ancienne manière de construire. Autrefois, on entrait par une grande porte dans une petite cour qui reliait la maison d'habitation au rural[1]. Par ce couloir, on faisait entrer les voitures chargées des récoltes et les bêtes rentrant du pâturage; c'est par là aussi qu'on sortait le fumier. La pénurie du bois dont on avait besoin pour la reconstruction et les exigences d'ordre hygiénique demandaient une nouvelle construction en pierre et plus espacée. La cour intérieure fit place à une cour ouverte devant le rural; une grande partie des maisons adopta l'ordre de la vallée basse, où le rural est accollé à la maison d'habitation. A l'intérieur, le feu ouvert disparut et avec lui la grande hotte de la cheminée; le bois étant très cher, les chambres ne furent plus boisées et perdirent ainsi la chaleur à laquelle les habitants étaient accoutumés. A toutes ces installations nouvelles ne convenaient plus les noms désignant les parties de l'ancienne maison tant regrettée; il fallait une nomenclature toute nouvelle qu'on emprunta aux maçons et charpentiers suisses-allemands et autrichiens qui avaient aidé les sinistrés à reconstruire leur village.

Tout l'outillage pour le lait et la fabrication du fromage était autrefois en bois; il avait disparu avec les maisons et les meubles. Ce fut le moment d'abandonner la vaisselle en bois et de passer à celle en métal. Constatation curieuse, la nouvelle «*boille*» en métal n'a pas été désignée par l'ancien nom roman, mais on a pris le nom allemand qui se trouvait dans les catalogues. On pourrait prolonger l'énumération des coutumes étouffées par l'incendie et parler du travail du lin, du chanvre et de la laine. Les rouets, les métiers à tisser, les dévidoirs ayant brûlé, toute la technique a été arrêtée d'un jour à l'autre: on ne fila plus, on ne tissa plus.

La longue liste de mots empruntés à l'allemand prouve à l'évidence l'influence de l'incendie sur le vocabulaire du ménage qui, à première vue, aurait dû survivre et offrir une plus grande résistance. Même observation pour les travaux de la campagne. A Bonaduz, on se servait toujours de la charrue en bois; comme elle avait disparu du jour au lendemain, on s'est vu obligé d'introduire une charrue moderne en métal. Cet engin demandait une autre méthode de travail et voilà que toute la nomenclature du labourage s'en alla également avec la charrue brûlée. Jusqu'au petit banc devant la maison où l'on s'entretenait avec les voisins qui disparut! L'incendie et la reconstruction avaient endetté les habitants. L'entr'aide de la Suisse et les assurances remédièrent dans une certaine mesure à la calamité. Le comité de répartition de ces finances se donna toutes les peines du monde pour être juste et équitable; l'envie et la jalousie semèrent néanmoins la discorde entre les voisins. Voilà pourquoi on n'avait plus besoin du banc pour la causette du soir.

Je m'arrête ici. Je pense que le lecteur aura une impression de la richesse des aperçus que nous offre le livre de Cavigelli. En général, ces passages d'une langue à une autre sont survenus sans qu'un philologue ait pu observer le procédé et enregistrer les mille détails qu'apporte un tel changement. Ici, l'auteur a eu la chance de saisir sur le vif cet événement. Ayant passé des années comme maître d'école à Bonaduz et connaissant ainsi toute la population, Cavigelli a profité d'une connaissance intime de la situation et des témoignages d'un grand nombre de personnes qui avaient confiance en lui. Il nous peint le tableau et les péripéties d'une agonie linguistique et folklorique qui

[1] Cf. le type de cette ancienne maison à Domat/Ems dans: SIMONETT, Die Bauernhäuser des Kantons Graubünden, p. 32, fig. 108 a, b, c.

nous servira de modèle et nous expliquera peut-être bien des constatations faites ailleurs.

A Bonaduz, cette volonté d'arriver plus vite à une possession de l'allemand, langue du commerce et du trafic, avait banni la langue de la tradition du sein de la famille même. Par là, la langue a perdu bien vite la force d'assimiler les emprunts à d'autres langues. Ces emprunts passent tels quels dans les phrases romanches et causent un mélange affreux. Le sujet parlant perd donc complètement le sentiment de la langue. Voilà pourquoi les jeunes gens de Bonaduz se servent de mots grossiers, voire roturiers sans s'en apercevoir. C'est à l'étranger seulement qu'on les rend attentifs à ces fautes d'emploi de mots et le sujet parlant perd toute confiance en lui-même. Au lieu d'aider les enfants, on les a privés de la langue maternelle et avec celle-ci tout ce trésor d'expériences et de sentiments qui constituent le fond de tout homme élevé dans un milieu sain. Le livre de Cavigelli montre le tort qu'on fait aux enfants, quand, cédant aux pensées du modernisme et de la technique, on jette par-dessus bord tout l'héritage des ancêtres. On ne crée pas pour autant une génération plus technique, plus ouverte au progrès, mais on enlève à cette génération le fond où l'âme trouve son repos et sa paix: on crée une génération de dépaysés. W. E.

Comunicazioni dei lettori

La Prof. ANNINA VOLONTERIO riferisce delle distribuzioni di sale e pane in Ticino.

Un tempo il sale era caro perciò fu derrata soggetto di pubblica beneficenza.

Fin dal 1600 per S. Andrea a Locarno la Corporazione borghese ne faceva distribuzione ai suoi membri e l'usanza vige ancora.[1]

Un sessant'anni fa a Locarno le famiglie facoltose della città ne facevano distribuzione in caso di morte di un loro parente e la distribuzione veniva fatta sulla porta della chiesa parrocchiale, la mattina prima o dopo l'ufficio.

Per S. Stefano a Cevio e a Bignasco c'è pure distribuzione di sale. Per S. Giuseppe c'è invece a Losone e a Daro. Per S. Antonio abate a Gordevio, dove il sale è benedetto e poi distribuito per il bestiame. Il pane è distribuito a Contone per Capodanno. È una distribuzione che rimonta a tanti secoli fa quando il paese era stato funestato da una mortale epidemia del bestiame. I buoni contonesi allora avevano fatto voto di offerta alla chiesa dei poveri di tanti chili di pane per ogni capo di bestiame che possedevano. Ottenuta la grazia, mantennero la promessa fino ai giorni nostri. Il pane solennemente portato in chiesa prima della messa parrocchiale viene benedetto e poi distribuito.

In parecchi comuni della Valle Maggia vien distribuito il pane a chi partecipa a un funerale. La gente crede che con questo dono si abbia l'intenzione di risarcire di qualche piccolo danno che la persona defunta può avere causato in vita.

Invece del pane, 60 anni fa, a Locarno e anche altrove erano distribuiti confetti alle bambine bianco-vestite che avevano portato la cassa di un morticino o seguito il funerale.[2]

[1] Integrazione a VSI 1. 172.
[2] cf. VSI 2. 348.